

crase d'un mot éloquent, tantôt il l'enlace et l'étouffe dans une lutte corps à corps ; toujours il le dompte, le disperse et l'andantit, dégageant du milieu de ses débris la parcelle de vérité qui faisait sa force et qui proclame Dieu. Alors, si les cœurs ne se rendent point, c'est qu'ils ne veulent point se rendre ; car les esprits sont vaincus. La raison n'est elle pas habituée à lutter contre la raison même ? s'embarasse-t-elle d'une évidence qui la contrarie ? manque-t-elle jamais de prétextes pour contester sa défaite ? Chassée d'une erreur, elle se réfugie dans une autre : qu'elle s'y établisse et s'y retranche ! elle y emporte, puisqu'elle fait, la conscience de sa faiblesse ; déjà elle sait qu'elle ne tiendra pas derrière ce nouveau rempart, et en attendant qu'on l'y poursuive et qu'on l'y force, elle devient prudente dans ses négations, réservée dans son orgueil. Elle n'ose plus traiter légèrement une religion si prompt au combat, si ferme sur ses dogmes, si sûre des âmes où elle est entrée. Que cet apôtre soit béni pour le bien qu'il a opéré, pour celui qu'il fait, pour celui qu'il saura faire ! Sur combien de lèvres déjà n'a-t-il pas séché le blasphème. Combien d'intelligences n'a-t-il pas rétablies dans la gloire de la vérité ! Qui dira le nombre des esprits labourés par le soc de sa parole, où désormais peut germer ce petit grain qui devient un grand arbre, et qui porte des fruits pour le ciel !.

Un autre jour on me conduit à l'extrémité de la ville, dans une pauvre cellule encombrée de livres et de manuscrits : Un homme se lève pour nous recevoir : c'est encore un prêtre. Il nous salue avec cette franchise et cette bonne grâce de la charité que suit de si près une intimité si complète et si douce. Nous lui demandons où en est son travail, il nous le dit, il nous le montre comme un ouvrier montrerait sa tâche. Or, savez-vous quelle tâche accomplit cet ouvrier ? c'est l'histoire universelle de l'Église, [3] un travail de bénédictions, un travail de géant. Je voyais l'auteur et les matériaux de ce livre immense qui se publie sans éclat, sans clamours, sans bruit de cymbales, mais dont il faut déjà [je le dis à la gloire de la France, que l'on ne soupçonnerait pas d'un goût si vif pour les travaux de cette gravité et de cette haleine] réimprimer les volumes parus, et qui, coulant de toutes parts en abrégés et en contrefaçons, rendront populaires, du moins parmi nous, les annales sublimes de la famille chrétienne.

Mais ces palmes de l'éloquence, du savoir, du travail, sont l'ordinaire tribut du sacerdoce. Ce que j'ai vu de moins accoutumé, c'est une chaleur et je dirais presque une effervescence de bonnes œuvres parmi les laïques, dont nous ne saurions trop espérer et trop nous réjouir. Hommes murs et jeunes gens s'empressent à secourir leurs frères et glorifier Dieu. Il sont en petit nombre encore : qu'importe le petit nombre, si chacun se multiplie ? On voit de pieuses dames se livrer aux soins héroïques de la charité, relevant les dons de la fortune et de la naissance par un usage saint ; nobles, riches, aimables, spirituelles, et cependant plus connues du pauvre qu'elles vont servir, que du monde, qui voudrait leur plaire, et qu'elles obligent à les révéler. Les fondations, les entreprises naissent de toutes parts : la prodigalité chrétienne suffit à tout. Il se trouve toujours quelque chose dans les bourses vingt fois épuisées, parce que toujours on peut donner dès qu'il n'y a pas de spéculateur plus habile à tirer de l'argent que la simple et naïve charité, cette vraie pierre philosophale avec quoi l'on peut changer le plomb en or et la houe en pain. Et personne ne maudit en son âme une telle multitude d'œuvres. Qui pourrait reprocher au printemps de faire éclore trop de fleurs ? Ces œuvres sans nombre, ces fleurs qui croissent sur l'aridité de tous les chemins, ces quêtes interminables (Dieu merci !), ces inventions continuelles, ces mains toujours remplies et toujours suppliantes, ces sourires quasi-perfidés, mais si doux, qui s'embusquent au coin de toutes les infortunes pour dévaliser le passant d'une partie de son superflu, comment les blâmer ? C'est le soleil de la charité qui fait surgir tout cela ; tout cela est la parure charmante et l'heureuse fécondité de ce *renouveau* catholique dont nous saluons les premiers jours. Quelle moisson splendide un pareil commencement annonce !

Vraiment, Théodore, il me vient à l'esprit que la charité est *progressive* et qu'elle a bien profité des théories du temps. Elle a retenu ce qu'on a dit sur la circulation du numéraire, sur les bienfaits de l'association, sur les avantages du crédit ; il est même visible qu'elle a, — n'importe dans quelle constitution, — profondément étudié les droits de l'homme. De toutes parts elle forme des assemblées, des sociétés, des familles ; on ne saurait nommer les commandites qu'elle a inventées pour remuer les capitaux craintifs, oisifs ou indifférens ; elle s'engage avec une audace dont la témérité d'aucune maison de commerce ne peut donner l'idée ; elle met en pratique quelque chose de mieux que l'égalité : elle se fait tributaire, servante, esclave même, des petits, des pauvres, des malades, des abandonnés. Persuadée que tout homme a le droit de vivre, elle s'immole à porter partout la vie, et non-seulement la vie, mais le bonheur et le bonheur éternel. Pourquoi ce fier génie renonce-t-il au rang supérieur qu'il pouvait prendre dans la société humaine ? Pourquoi ces cœurs fermes et purs, après de longues méditations, ont-ils revêtu l'austère uniforme du sacerdoce, qui proclame tant de renoncement ? Pourquoi ces pieuses femmes vont-elles chercher l'indigent dans sa demeure, et lorsqu'elles pouvaient s'entourer légitimement des splendeurs de la terre, en ont-elles rassemblé les souffrances et les chagrins ? Quel motif les fait tous travailler, parler, se sacrifier ? C'est la libérale charité qui les presse incessamment d'élever jusqu'aux récompenses sublimes qu'ils attendent le grand nombre des ignorans qui les méconnaissent ou ne les désirent

[3] M. Rohrbachker professeur au Séminaire de Nancy.

pas. La charité veut impérieusement qu'on ouvre le ciel à l'ouvrier de la dernière heure, qu'on entraîne au banquet des noces divines le convive retardé qui arrive à peine lorsque le jour finit. Quel tribun eût jamais l'esprit si large ? Saints de l'Église militante ! vous n'êtes saints qu'à condition de chercher sans cesse par quels moyens, par quels talens, par quelles ruses célestes vous pourrez convaincre le dernier des hommes que son âme est devant Dieu l'égal de la vôtre, et qu'un éclair de bonne volonté peut lui mériter le même prix qu'à vous toutes vos pénitences et tous vos travaux ! Voilà, Théodore, comment se manifeste extérieurement partout où je l'ai vue la société chrétienne. Allez ! cette glace d'impiété qui enveloppe encore tant de choses en France a beau être épaisse, il faudra qu'elle se fonde. Et je vous l'annonce : malgré les misères inséparables de l'homme et de la vie, ceux qui viendront après nous cueilleront des fruits admirables, là où nous n'aurons connu que la stérilité et la mort.

Nous empruntons à l'*Espérance* de Nancy, l'extrait suivant d'une lettre de M. le curé de la cathédrale de Toul, écrite à l'occasion de ses recherches sur l'architecture gothique, et notamment sur cette cathédrale, un des plus beaux et des plus complets monumens de ce genre. Le savant curé de Toul, avantageusement connu par plusieurs autres ouvrages scientifiques et religieux, fait une juste appréciation des idées qui ont présidé à la création de ces magnifiques et inimitables monumens qui sont l'admiration et le désespoir des artistes de nos jours. Ils sont une leçon des siècles de foi (que dans une stupide méchanceté l'on a nommés siècles d'ignorance) aux hommes enflés de leur vaine science, aux habiles de notre époque qui savent bâtir des hôtels et des bourses ; mais qui ont perdu le secret de ces étonnantes basiliques, de tous ces monumens religieux qu'élevaient des générations qu'ils prennent en pitié. Il est vrai de dire pourtant que l'étude que l'on fait à présent du moyen-âge et des siècles qui l'ont suivi, a fait naître dans les esprits des idées plus justes et plus saines sur le mérite de ces tems de foi et d'inspiration religieuse. Et le clergé peut ici revendiquer une large part dans la réhabilitation des tems passés : les évêques ont montré la plus grande et la plus intelligente sollicitude pour la recherche et la conservation des richesses archéologiques. Un grand nombre de prêtres savans ont répondu à leur appel, ont rendu à la science d'immenses services par leurs études et leurs écrits en ce genre. C'est ainsi que le clergé de nos jours s'est posé le rival glorieux des savans, dans leurs régions en apparence les plus inaccessibles. L'honneur qui en revient à l'Église est d'une heureuse conséquence pour ces esprits *superbes* qui ne jugent les hommes et les choses de ce monde que dans leurs relations avec les sciences humaines ; et en les forçant à l'estime, le clergé les rapproche de la religion et les soumet, de loin sans doute, à la foi qu'ils sont contraints de connaître et d'étudier. Ces études et ces travaux sont d'une autre côté une juste et généreuse réparation à ce moyen-âge tant calomnié et si peu compris. L'histoire et la religion à la fois sont leur profit de la direction qui est imprimée aux études archéologiques depuis quelque tems.

Puisque j'ai été conduit à parler de la restauration des monumens anciens, qui fixent à un si haut degré l'attention publique, permettez-moi, Monsieur le rédacteur, d'ajouter à ma justification quelques réflexions plus générales et par conséquent moins ennuyeuses pour le public. Quand je considère cette prodigieuse période du moyen-âge, je me sens saisi d'admiration comme le voyageur qui arrive au pied du vieux Caucase. On voit, on sent qu'il y avait là un élément divin, remuant la masse des peuples, et leur communiquant assez de vie pour exécuter tant de grandes choses. Le moyen-âge a été la plus haute et la plus puissante expression de l'association humaine pour combattre au dehors et pour édifier au dedans. Au dehors, l'Europe ainsi considérée a refoulé la barbarie musulmane : la croix a vaincu le croissant. Au dedans, elle s'est constituée en corps de nations, elle a péniblement élaboré ses institutions sociales à travers les calamités sans nombre que le régime féodal versait sur le monde. Puis, pour se délasser ou s'animer dans son mouvement ascensionnel, elle a couvert le sol d'églises, de cloîtres, de monastères, magnifiques palais construits en chantant les louanges de Dieu, pour abriter la faiblesse, l'innocence, le repentir et la prière. Quels hommes de bronze, quelle génération de géans étaient nos pères ! Ils étaient si grands, que la plupart n'ont pris aucun souci de transmettre leur nom à la postérité ! les saintes joies du ciel, dont l'écho retentissait dans leur âme, leur faisaient prendre en dégoût tous les vains fruits de la terre. A genoux sur la pierre qu'il venait de tailler, le sublime maçon du moyen-âge remerciait Dieu et notre Dame de ce qu'il avait été trouvé digne de travailler pour la sainte Église ; et puis il mourait satisfait.

Or, cette association si forte, si compacte, dans un tems où l'anarchie régnait encore dans les pouvoirs humains, était l'œuvre de la foi, dont l'organe universel et permanent était l'Église catholique. Elle seule communiquait l'unité à tous les esprits, l'union à tous les cœurs, la force à tous les bras. Hors de là, il ne s'est jamais rien vu, il ne se verra jamais rien de pareil.